

**Dans quinze jours
commencera le IV^e Concours
de Tourisme Automobile Féminin
Paris-Vichy-St-Raphaël**

**Le mois prochain
aura lieu une autre
grande épreuve d'automobile :
le Critérium Paris-Nice**

Dans un magnifique discours unanimentement applaudi M. Tardieu développe à Genève la solution proposée par la France pour l'organisation de la paix mondiale

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Genève, 8 février. — Un chef-d'œuvre de concision et de clarté ! Voilà le mot que nous avons entendu au moment où M. André Tardieu descendait de la tribune, au milieu des applaudissements du public des grands jours. Et ce mot ne sortait pas d'une bouche amie. Preuve qu'il n'y a pas d'esprit préconçu ou de convention contraire qui puissent résister à la force d'un discours de logique relevé par la pleine maîtrise d'un art oratoire qui sait tirer l'effet maximum de tous les mots.

Mais ce qui, dans cette harangue prodigieuse, ramassée, a peut-être frappé plus que tout, c'est le ton d'autorité si nouveau dans le temple de la Société des Nations. Nous avons entendu, à Genève, bien des réquisitoires sévères contre les faiblesses de la ligue ; nous n'avions pas encore entendu un chef d'Etat, un homme qui a été le plus intime collaborateur de Wilson, de Lloyd George et de Clemenceau. Quel effet quand ce chef d'Etat, simple moyen de la ligue, a tenu à rappeler l'engagement de ses prédécesseurs : de Léon Bourgeois à M. Aristide Briand, en passant par Viviani, Edouard Herriot et Loucheur.

La conception anglaise

Comme pour accentuer l'effet d'avantage, l'annonce des temps nouveaux a été précédée d'un des discours les plus caractéristiques de l'ancienne routine de Genève. On ne pouvait souhaiter contraste plus surprenant que rapprochement du bel exposé académiquement lancé par Sir John Simon avec toutes les ressources de l'art conventionnel et de l'action verbale en trente minutes, enlevée de verve par M. Tardieu.

Ce qui a peut-être saigné encore le contraste est ce fait curieux que les deux hommes ont basé leur discours sur le même thème : la gravité des temps, bien loin de décourager l'effort d'apaisement, doit le stimuler ; la réalisation des promesses de paix n'est que la tâche que les hommes de la jeune génération risquent d'oublier l'expérience des anciens.

Le moment est venu d'arracher le monde au désespoir en réalisant la réduction des armements. Cette réduction, le porte-parole de l'Angleterre la conçoit de deux manières : 1° par l'abaissement d'un plafond pour chaque nation ; 2° par la suppression de certains engins et de certaines méthodes de guerre particulièrement barbares.

Et le fameux projet français ? Qu'en pense l'Angleterre ? Sir John



M. ANDRÉ TARDIEU
(Photo G.-L. Manuel.)

Simon refuse de se prononcer. Tout ce que peut le représentant de la Grande-Bretagne, c'est promettre son examen attentif à la proposition française, comme à toutes les autres qui pourraient venir.

Ce n'est pas de tout l'achèvement nettement réclamé par M. Tardieu, dès le début de son discours, et avec quelle vigueur !

La tâche de la conférence

Nous avons entendu depuis notre arrivée dans cette ville monter jusqu'à nous des voix de la rue qui, pour le succès de nos travaux, le moment où la conférence se réunira, nous ont donné une conclusion : c'est que, si notre œuvre fut toujours nécessaire, elle est, dans les circonstances actuelles, plus nécessaire que jamais. Car l'obligation de plus en plus pressante de la ligue, qui est la tâche de la conférence, est devenue une tâche de plus en plus pressante.

Il faut conclure. La pétition est vibrante et rien n'est oublié : ni les souffrances des paysans français, trois fois envahis, ni les réductions spontanées consenties par la France, ni le rappel nécessaire des obligations des traités, ni celui de l'évacuation anticipée de la Rhénanie, ni l'abaissement de la conférence n'est pas venue pour refaire la carte du monde ou critiquer les traités, mais pour organiser la paix.

Tâche magnifique, de réalisation peut-être lointaine. Encore faut-il commencer. A chacun de prendre ses responsabilités.

SAINT-BRICE.

Le discours de M. André Tardieu

Genève, 8 février. — Voici le texte intégral du discours prononcé, ce matin, par M. André Tardieu, président de la délégation française à la conférence du désarmement.

La délégation française vous a présenté vendredi le texte de ses propositions. Elle a le devoir de vous en exposer le caractère dans le cadre de la politique de son pays et de celle de la Société des Nations. A ce moment, son discours sera bref, d'essentiel qu'il soit clair. J'ajoute qu'il sera franc et que cette franchise vous marquera mon respect.

La tâche de la conférence

Nous avons entendu depuis notre arrivée dans cette ville monter jusqu'à nous des voix de la rue qui, pour le succès de nos travaux, le moment où la conférence se réunira, nous ont donné une conclusion : c'est que, si notre œuvre fut toujours nécessaire, elle est, dans les circonstances actuelles, plus nécessaire que jamais. Car l'obligation de plus en plus pressante de la ligue, qui est la tâche de la conférence, est devenue une tâche de plus en plus pressante.

Il faut choisir entre la paix par la discipline et l'anarchie par l'égoïsme ! Il faut réaliser les intentions d'un traité qui n'a pas pu ignorer le passé, puisqu'il liquidait la plus formidable des guerres, mais qui s'est tourné aussi vers l'avenir en éclairant les sommets d'un lumineux idéal de coopération. Le statut de la Société des Nations fixe à tous les peuples le devoir commun. Pourquoi ce devoir n'est-il pas accompli ? Parce que l'évolution n'est développée exactement en son contraire des prévisions des auteurs.

Pour la première fois, un témoin, et le plus qualifié de tous, de la naissance du fameux article 8 vient constater publiquement que l'enfant, au lieu de croître et de se fortifier, est devenu rachitique et s'est effondré dans l'infirmité. Pourquoi ? Parce que les hommes, qui avaient reçu mission de mettre en train le mécanisme de la Société des Nations, ont surtout cherché le moindre effort du moment, et que, chaque fois qu'il s'est agi de préciser, de développer le mécanisme, les contraintes ont été détournées de telle façon qu'elles ont abouti à un affaiblissement.

Evanouie la conciliation internationale de Léon Bourgeois ! Mort le protocole des projets français de 1928 ! Le reste tout juste le poste de T.S.F. de la ligue ! L'arbitrage obligatoire abandonné en postiches de conciliation, d'assistance mutuelle et en menus pactes de non-agres-



Sir John Simon

Simon refuse de se prononcer. Tout ce que peut le représentant de la Grande-Bretagne, c'est promettre son examen attentif à la proposition française, comme à toutes les autres qui pourraient venir.

Ce n'est pas de tout l'achèvement nettement réclamé par M. Tardieu, dès le début de son discours, et avec quelle vigueur !

La voix de la France

Il faut choisir entre la paix par la discipline et l'anarchie par l'égoïsme ! Il faut réaliser les intentions d'un traité qui n'a pas pu ignorer le passé, puisqu'il liquidait la plus formidable des guerres, mais qui s'est tourné aussi vers l'avenir en éclairant les sommets d'un lumineux idéal de coopération. Le statut de la Société des Nations fixe à tous les peuples le devoir commun. Pourquoi ce devoir n'est-il pas accompli ? Parce que l'évolution n'est développée exactement en son contraire des prévisions des auteurs.

Pour la première fois, un témoin, et le plus qualifié de tous, de la naissance du fameux article 8 vient constater publiquement que l'enfant, au lieu de croître et de se fortifier, est devenu rachitique et s'est effondré dans l'infirmité. Pourquoi ? Parce que les hommes, qui avaient reçu mission de mettre en train le mécanisme de la Société des Nations, ont surtout cherché le moindre effort du moment, et que, chaque fois qu'il s'est agi de préciser, de développer le mécanisme, les contraintes ont été détournées de telle façon qu'elles ont abouti à un affaiblissement.

Evanouie la conciliation internationale de Léon Bourgeois ! Mort le protocole des projets français de 1928 ! Le reste tout juste le poste de T.S.F. de la ligue ! L'arbitrage obligatoire abandonné en postiches de conciliation, d'assistance mutuelle et en menus pactes de non-agres-

L'ODYSSÉE d'un relégué oublié depuis 1923 à la Guyane par la justice qui omit de le juger

« Le vrai peut quelquefois... » René Monod avait depuis 1923 des jours sombres. Il se sentait à la fois le plus misérable, à celle qui l'existe, et le plus dur. C'était un relégué, voué à mourir là de misère et d'épuisement. Il n'apercevait aucune chance de briser l'horrible chaîne qui l'attachait, pour toujours, à l'enfer, car il était trop faible pour s'enfuir.

Repris de justice d'urgence, il était arrivé à cette détermination, non point par quelque crime retentissant, mais par une série de vols et de cambriolages qui lui avaient valu le nombre de condamnations prévu par le code pour l'envoi à Saint-Martin-de-Ré et, de là, à la Guyane.

La dernière, celle de 1923, était une peine de trois mois de prison prononcée par la chambre des appels correctionnels de la Seine, devant laquelle Monod s'était présenté, assisté de son fidèle avocat, M. Campana, qui l'avait déjà défendu maintes fois. A la peine principale, la cour avait joint la peine accessoire de la réclusion et Monod était parti au-delà des mers à bord du La Martinique et sans espoir de retour.

La-bas, il avait pu méditer sur la folie de son existence, car il était né d'une famille honorable. Instruit, intelligent,



RENÉ MONOD

parlant plusieurs langues, il eût pu se créer une situation enviable. Mais il était trop tard, jamais il ne reverrait la France, jamais il ne reverrait Paris.

Geo LONDON.

Le cyclone a complètement détruit Saint-Denis de la Réunion



On lira, en 3^e page, les informations concernant le cyclone qui a ravagé la Réunion. Voici, dans un des plus beaux sites, la cathédrale de l'île.

LE RAPPORT de M. Lamoureux sur le budget dont la discussion commencera aujourd'hui à la Chambre

La Chambre commencera, cet après-midi, l'examen du budget de 1932. Elle l'amorçera par un exposé d'ensemble que présentera le rapporteur général de la commission des finances, M. Lamoureux. Une vingtaine d'orateurs sont déjà inscrits pour prendre la parole après le rapporteur et, parmi eux, les techniciens de l'Assemblée en matière financière : M.M. Léon Billaud, Vincent Auriant, Georges Bonnet, Noguès de Montreuil, de Lanterrie, Evain, Chassagnon-Guyon, etc. M. Piétri, ministre du budget,endra également à justifier les propositions du gouvernement. Et tout cela aura pour effet, à un moment où l'Assemblée se réunira, de donner à la discussion générale, intervenant et amenant des amendements, une portée d'importance.



M. LAMOUROUX

Photo G.-L. Manuel

On distribuera, ce matin, aux députés, le rapport général que M. Lamoureux a établi en vue du débat. Long et consciencieux travail où l'auteur procède d'abord à un examen de notre situation financière, puis à une étude analytique et critique du projet du gouvernement, et enfin à l'énumération et à la justification des remaniements que la commission a fait subir à ce projet.

Il était impossible de parler de notre situation financière sans mentionner, en même temps, les répercussions qu'a exercées sur elle la crise mondiale. Diminution des recettes résultant des dévaluations, augmentation des dépenses, etc. M. Lamoureux rappelle tout cela et donne, en passant, des chiffres assez caractéristiques. Il indique notamment que notre trésorerie, au 31 décembre dernier, une marge disponible de 2.263 millions et que, de 1923 à 1932, le volume du budget avait cru dans la proportion de 23/10.

Pour ce qui est du projet de budget de 1932 présenté par le gouvernement, M. Lamoureux lui reproche de n'être équilibré à concurrence de 3.463 millions, par des moyens exceptionnels, par le report de 9 mois, précédemment de 500 millions sur le solde créditeur du compte spécial de l'Etat, sur les bénéfices de la fraude de la monnaie d'argent, etc. Comme ces moyens exceptionnels ne se retrouveront pas dans l'exercice, M. Lamoureux en tient le montant pour un déficit virtuel qui conduira, en puissance, à la charge des exercices futurs, un déficit de l'ordre de 7 milliards.

(La suite en 3^e page)

EN 3^e PAGE : La question de Mémel entre dans une phase aiguë. Explosion de dynamite dans une mine italienne. Deux grands matches de boxe.

EN 4^e PAGE : LA MODE

EN 5^e PAGE : La propriété commerciale à la Chambre. Première au Studio des Champs-Élysées.

LE "JOURNAL" EN CHINE En regardant les Japonais débarquer à Woosung



UN CROISIER JAPONAIS DANS LE YANG-TSE

Cablogramme d'Albert Londres

CHANGHAÏ, 8 février (via Eastern).

— Me voici paré. Les Japonais m'ont remis ce matin un joli petit papier, un papier de ris vaporeux, agréable au toucher. Deux lignes verticales, soigneusement calligraphiées, le décorent. Trente et un caractères exactement. Je ne sais ce qu'il contient ; j'ai tourné et retourné le document entre mes doigts, il ne m'a pas livré son secret.

J'espère qu'il ne dit pas à ceux qui le verront de s'assurer de ma personne. Grâce à lui, je vais gagner Woosung. Il ne me manque donc plus rien, sinon l'uniforme de correspondant de guerre. Une autre fois, à tout hasard, je l'emporterai dans ma valise.

La bataille s'est déplacée. Ce matin, elle n'est plus à Changhaï ; c'est trop commode, cela ne pouvait durer. Woosung est à 18 kilomètres de Changhaï par le Whang Poo et par la route, à 22 kilomètres de Changhaï et Changhaï, la rivière, la route et le chemin de fer sont aux mains des Japonais.

Nous sommes loin de la déclaration de l'amiral Shirogawa. Son but, proclamé-t-il, était d'occuper Changhaï afin de protéger ses nationaux.

Aucune autre intention ne devait lui être prêtée. De Woosung à Changhaï, le Japon, si l'on croit mes yeux, n'a pas de nationaux. Aujourd'hui, sans aucun doute, en y réfléchissant, les Japonais, seulement, ils



viennent de débarquer. De plus, ils ne portent pas de kimono, mais des mitraillettes.

Cette opération est une opération militaire d'envergure. Deux raisons l'ont commandée : s'assurer de Changhaï, non plus par un combat de rue, mais en l'écrasant par le nord et par l'ouest, éviter le contact avec les Anglais, les Américains et les Français.

ALBERT LONDRES.

(La suite en 2^e page)

MON FILM

Je lis dans les éphémérides d'un journal moque :

6 février 1902. — La saison n'est pas brillante à Londres, les commerçants se plaignent du manque absolu d'affaires, par suite des économies que font les grands propriétaires. Pour satisfaire les commerçants, le roi et la reine se proposent sans compter et consentent des réceptions très brillantes.

Comme vous voyez, la crise sévit à Londres, il y a trente ans ; et, si je me souviens bien, elle avait franchi la Manche... Au lendemain de l'Exposition — période de prospérité que l'on ne peut pas nier — Paris se plaignait de la vie devenue plus chère, du chômage causé par la surabondance d'une main-d'œuvre attirée par la World's Fair, de la vague d'économie qui, par une réaction inévitable, avait succédé à la grande déboulée internationale.

Tout de même, il n'y avait pas alors de « mobisme de la pure ». Le roi d'Angleterre — mais c'était le magnifique Edouard VII — ne disait pas :

— Je veux donner l'exemple de la moralisation en vivant le plus chichement possible, en remplaçant le grand train que mène ma cour par un petit char à bancs !

Napoléon allait à ses manœuvres, à ses grands défilés, à tous les personnages représentatifs de l'Empire, des érudits, des gratifications considérables, mais c'était à la condition de tout dépenser. Aux réceptions des Tuileries, il n'hésitait pas à dire à quelques ducs, d'abord soulevés et flattés, puis tout interdits :

— Très bien, madame, votre robe... Mais vous la portez d'ici l'autre soir !

C'est lui qui, pour soutenir l'industrie lyonnaise, remit, par une sorte de décret, le brocat à la mode... Et Napoléon III exige aussi que le luxe des uns précède le nécessaire aux autres : ainsi Paris connaît, sous son règne, une prospérité qu'il n'a peut-être jamais retrouvée.

On a trop parlé, depuis quelques temps, de « grande pénurie » et ainsi s'est créé un absurde et dangereux état d'esprit qui consiste, sous prétexte que les temps sont difficiles, à les rendre plus difficiles encore, et même impossibles. Nombre des quatre-vingt-dix milliards de circulation ne circulent pas, c'est-à-dire ne font pas leur devoir et ce qu'ils croient de la prudence, de la prévoyance, devient, au contraire, le plus gênant des calculs, car l'argent qui ne sort pas est monnaie perdue pour la plus part des affaires... Et surtout quand il s'agit de la guerre, tout le monde se base sur le travail, le crédit, la paix sociale.

Dans sa fable, l'Académie de la Science, la Fontaine désapprouve et traite de sot le commerçant qui dit au pauvre lettré :

La République a bien affaire
De gens qui ne dépendent rien !

Le Bonhomme, cette fois, a tort... Les gens qui dépendent sont indispensables à la République. Les lettrés aussi d'ailleurs, mais ils sont d'autant plus pauvres — nous le voyons bien — que l'épécier du coin est moins satisfait.

CLÉMENT VAUTEL.

LES SOLITAIRES DES NEIGES

Au fil des jours

Par EMILE CONDOYER

BACCHES-DE-BROUÈRE, février. — Sans ennui, des jours passent. Pour ne point la troubler, je m'efforce un peu en marge de la studeuse et calme activité. Une sorte de simple grandeur émane de la



CAEMOUC, le cuisinier.

vie de ces jeunes hommes qui ont choisi l'isolement des hautes altitudes pour servir leur science comme d'autres se cloîtraient pour adorer un dieu.

Tout s'accomplit d'ordinaire rituellement. L'un des trois alpinistes apparaît à l'heure prescrite sur le blockhaus et le découvre chacune des deux autres, lorsque je veux, penché sur sa table ou dans son laboratoire. Sûrs de posséder le temps qu'il faut pour leurs recherches, pré-servés des vaines préoccupations qui envahissent la vie des villes, leur esprit lucide appliqué au travail sans trouble ni contrainte, ils ont, diraient-ils, oublié le monde.

Cette cohabitation qui dure des mois sans qu'un incident extérieur vienne ébranler la paix, ne peut-elle engendrer une de ces animosités comme la vie des navires en offre souvent le spectacle ?

— Mon Dieu, évidemment, m'ont-ils dit, la diversité des caractères humains et provoque parfois des frictions, des échanges de mots un peu vifs. Il nous arrive de rester plusieurs jours sans nous adresser la parole. Puis le bon sens reprend le dessus, le travail nous délivre. Chacun y met du sien. Concessions mutuelles.

— Et si vous étiez gravement malade ?

— L'air est pur. Nous n'y pensons pas. Un médecin bon grimpeur pourrait peut-être monter.

— Et si vous appreniez la malédiction d'un quelconque de cher ?

— J'ai perdu ma grand-mère. Une journée de neige m'a empêché de descendre. On l'a enterrée sans moi. — Et les retours de congé annuel ? — C'est presque un soulagement. Voir le Journal des 4, 5, 6 et 8 février.

UN POINT DE VUE

— J'aurais peut-être dû me présenter cette fois à l'Institut...
— T'es pas fou ?... tu m'as refusé un « marquis » en velours et tu irais te payer un bicorne à plumes et un habit brodé !...

(Dessin d'ARISTIDE GUILLAUME.)

TEUDI

au **Paradise**
Une Comédie
d'YVES MIRANDE

FERNAND GRAVEY
MARIE GLORY

THE DUCHESS
Cost in Film
Garniture

VENDEUR 49, 50 & 51, MAYNARD
LYMPIA

Harry Baur et René Lefebvre
 les 5
Gentlemen Maudits
 Impossible

de ne pas rire
Laurel et Hardy
Sous les Verrous
Film parlant français M. G. M.

A AUBERT-PALACE
CAMEO
ALL TO

MILTON AVEC LA BANDE A BOUBOULE

Projet de
PREMIER

le DERNIER

monnaie

CINEAC

LE JOURNAL
8, Boulevard des Italiens
SPECIAL
LE GRAND DUC CYRILLE
PARLE A TOUS LES RUSSES
ET A TOUS LES FRANÇAIS

25 Reportages
UN DOCUMENTAIRE
De Stamboul à Bagdad

de Stalingrad à Bagdad
Exclusivité FOX-MOVIEZONE
Séances permanentes de 50 minutes
de 9 h. à 2 h. du matin : 3 fr. et 5 fr.

LE GEANT ROUGE
UN FILM DE MAXINE GORKI
RIALTO

ACTUALITES-JOURNAL (H), pg XXXXXXXXXXXXXXXX
ADRIEN-LYTHES, la Compagnie à succès.
ALMAVIVA, Flamingo, Music-hall.
ANTHÈME, Palmarès. Sous les portails.
AUTUEL, MON CŒUR est la Tante Mlle Soupe,
MONTFARTE (du N° 5018) la Compagnie à succès
BOULEVARD (142, rue de la République), Expédition,
L'AMÉRIQUE de Bordeaux à Rouen.
CAPUCINES, le Théâtre-Parade.
CARLOS-GRENELLE (148, Boulevard), Mlle Viteva,
HYPERICUS, la Compagnie à succès.

[illegible][illegible]

PONTA-PATHE, *Imony*.
 PIGEON (J.T. Babyton), *Mam'pelle Ntawoke*.
 PILLAI, *Los Angeles*.
 PINEAULT, *SAINT-ROUR*.
 PIRNAYNE-STUDIO, *Quatre de Confiance*.
 RANGLASH (S.V. Vigier), *Trader Horn, M., &
 RIALTO, *Le Gâteau rouge*.
 ROYAL-PATHE, *Après l'annuaire*.
 SAINT-MARCEL-PATHE, *Gloria*.
 SECRETAN-PALACE, *Mam'pelle Ntawoke*.
 SELLAS-PATHE, *Nécessité au vert*.
 SELLAS-PATHE, *Le Grand M. de France*.
 STENO 24, *Le Grand M. de France*.
 URSULIN, *Finances de l'Amaz. T.I.I., m. et**

Marché du Havre

Cotons. — Février, 235; mars, 234; avril, 229; mai, 227; juin, 227; juillet, 226; août, 221; septembre, 225; octobre, 229; novembre, 235; décembre, 237; janvier, 239. — Ventes: 100 balles.

Cafés. — Février, 225; mars, 229; avril, 229; mai, 223.75; juin, 225.75; juillet, 223.25; août, 223; septembre, 224.50; octobre, 224.50.

tobre, 224.50; novembre, 224.50; décembre, 224. — Ventes : 1.500 sacs.

